

**Boris Schreiber, *Les Souterrains du soleil*, Editions Grasset.**

On jugerait trop vite en prétendant que le livre récent de Boris Schreiber, *Les Souterrains du soleil*, est une œuvre à thèse. C'est d'abord un roman, c'est-à-dire un espace peuplé, où sont des paysages et des personnages, et qui vit à son rythme propre : une histoire qui est un conte envahi par les flammes et les moiteurs du soleil et par les mouvements désordonnés et sauvages des humains. Mais que Boris Schreiber poursuive d'ouvrage en ouvrage un dessein obsédant, voilà qui est d'évidence, surtout si l'on remarque que le principal héros des *Souterrains du soleil* se nomme Philippe Van Horn, et que ce nom aussitôt évoque un volume précédent : *L'Évangile selon Van Horn*<sup>1</sup>. L'écriture de Boris Schreiber est singulière : à la fois laconique et pulpeuse. Les phrases claquent, souvent inachevées, logées dans un suspens des mots, hachées de points brusques qui les interrompent. Mais, dans le même temps, le poids de la terre, des sèves, les odeurs lourdes du monde végétal et du sang s'y inscrivent : la jungle d'Indonésie, la pesanteur poisseuse de Tripoli, les rues chaudes d'Occident nous agressent à paroles pressées, – comme si la pourriture au travail dans le sein des nuits moites nous prenait à la gorge. Et, du coup, ce livre d'une dimension considérable semble danser, – tels les points d'or que font les insectes autour d'une torche allumée. Les personnages, eux, sortent de l'ombre, paraissent sur le théâtre, mesurent cette touffeur d'énigme qui est indispensable à leur existence : ils s'imposent.

Donc, Philippe Van Horn ! Nous le suivons, dans un désordre nécessaire (qui fait bascule du temps réel, bouleverse la chronologie, sculpte une destinée étrangement et somptueusement dérisoire ; qui nous emporte de 1922 pour nous précipiter en 1965 et nous plonger enfin en 1949), nous tâtonnons à sa suite, invités que nous sommes à le deviner : c'est un homme qui se débat dans un insoluble débat, – et nous avec lui. Si nous arrachons son masque, c'est nous-mêmes qui sommes obligés de nous contempler dans le plus affreux des miroirs. Regards en creux, d'une certaine façon ! Van Horn, c'est le vide qui veut révéler le vide afin que quelque chose soit, et s'inscrive. Un peu quelque chose que Van Horn nomme « le moi », et qui est la volonté de puissance, ni plus ou moins. *Les Souterrains du soleil* est roman initiatique parce que c'est un roman d'apprentissage, – par la traverse duquel nous voyons comment le dictateur prend forme, et comment ce dictateur est, au fond, chacun d'entre nous.

Il serait vain, et contraire à l'architecture mouvante du livre, à son indécision crispée, de conter l'aventure de Philippe Van Horn ; de le suivre dans sa plantation natale, là-bas dans les Indes néerlandaises ; de rencontrer avec lui la petite prostituée dont la chevelure un instant a reposé sur son avant-bras ; d'aller avec lui dans l'exil ; d'entreprendre en sa compagnie la quête d'un être possible et décisif ; de revenir imposer un Dieu nouveau : puis de périr dans d'épouvantables intrigues de basse police : cette accumulation de détails suffit à montrer que *les Souterrains du soleil* est – aussi – un roman d'aventure. Et doublement. Van Horn cherche l'action : aventures et périple. Dès que l'action se présente, il la fuit pour en forger le sens dans le dedans de soi : aventure intérieure. Au-delà de la jungle, là où la nuit est faite de feuilles, une métaphysique se dessine, hasardeuse, passionnée, passionnante : humaine ! On (l'auteur-lecteur) en profite pour dégonfler les leurres, désigner la racine des crimes, réduire les pensées souveraines, mettre à nu les blessures.

Un livre qui palpite.

Hubert Juin

---

<sup>1</sup> Editions Pierre Belfond, 1971.